L'INDIGÉNISME HAÏTIEN ET SES AVATARS

L'école indigéniste: place dans l'histoire et la littérature haïtienne

par Roger Gaillard

Roger GAILLARD a prononcé une conférence à l'Université de Haute-Bretagne à Rennes, et à celle de Paris-Villeneuve, sur **L'indigénisme haïtien et ses avatars**. Ce texte s'adressant à un public non initié à la littérature haïtienne, contient plusieurs points de vue pouvant intéresser étudiants et spécialistes de ce pays. Nous le reproduisons donc ici.

On appelle en Haïti *"indigénisme"* la volonté chez les créateurs esthétiques de s'inspirer (quant aux thèmes et à la forme de leurs productions) des coutumes, des valeurs (musicales, religieuses, dansées) appartenant à la vie, à la culture nationale.

Le mot date du début du siècle, mais le programme qu'il résume a été constamment présent dans notre littérature. La plupart de nos écrivains, de nos poètes, de nos essayistes se sont évertués, en effet, depuis notre naissance en tant que nation en 1804, à peindre nos mœurs (bourgeoises et paysannes), à dénoncer nos travers et nos vices (politiques et sociaux), à nous avertir des menaces (intérieures et étrangères) mettant en cause notre existence de peuple.

Ainsi les trois périodes historiques qui ont marqué notre XIXème siècle (et cette périodisation dans l'état de nos recherches, est sans doute provisoire), ont chacune donné naissance à des auteurs témoins, sinon à des auteurs militants.

*

La première période, commencée en 1804, se termine en 1838 avec la reconnaissance par le roi de France Charles X de l'indépendance d'Haïti. Ces 34 ans que nous avons vécus dans la crainte permanente d'un *"retour offensif des Français"* (comme on disait alors), ont vu éclore une littérature mettant en relief nos victoires sur les armées napoléoniennes et la nécessité, face aux convoitises toujours en éveil, de rester vigilants. Cette littérature nous la qualifierons d'"*"indépendantiste"*, avec des résonances vengeresses contre le colon blanc.

Deux noms peuvent être ici retenus. Celui de Boisrond-Tonnerre et celui du baron de Vastey. Le premier rédigea le discours flamboyant que Dessalines, nouveau chef d'Etat, prononça le jour de la proclamation de notre souveraineté nationale, puis l'année suivante, il fit paraître un fustigeant **"Mémoire pour servir à l'histoire d'Haïti".** Le second, le baron de Vastey, prestigieux et haut fonctionnaire de la cour du Roi Christophe, publia nombre de pamphlets dont une brochure intitulée: **"Le système colonial dévoilé".** Le titre est par lui-même vengeur.

*

La seconde période historique de notre littérature au XIXème siècle, célébra la patrie, maintenant sûre de son existence. Cette période commencée donc en 1838, s'achève en 1888, quand le président Salomon, après avoir vaincu le parti libéral (sous la houlette de l'élite mulâtre des villes), fut renversé, entraînant dans sa chute son propre parti, le parti national (celui de l'élite à peau foncée représentant le monde rural). Cette époque se

caractérisa par des déchirements, des guerres civiles mêmes, dressant tour à tour sur le pavois, monarques, présidents, et jusqu'à un protecteur de la république! La littérature de cette époque abandonna alors le thème anticolonial, pour nous rappeler nos devoirs envers la patrie, et nous mettre en garde contre sa ruine par notre faute. C'est la littérature patriotique.

Nos trois premiers grands historiens se signalent alors par une production abondante, tels Thomas Madiou, Joseph Saint-Rémy et Beaubrun Ardouin.

Des œuvres narratives, dramatiques et poétiques voient en même temps le jour: Eric Bergeaud livre au public le premier roman haïtien, **"Stella"**; Liautaud Ethéart fait jouer des pièces de théâtre psychologiques et morales; des poètes surgissent encore comme Alcibiade Fleury-Battier, Paul Lochard, et surtout notre lyrique le plus fécond et le plus sensible à la beauté de nos paysages, comme aux *"beautés"* qui les ornent, Oswald Durand. Ces messieurs n'éclipsent pas d'ailleurs la première poétesse haïtienne, Virginie Sampeur, qui à l'exemple d'Arvers et son sonnet, reste célèbre pour sa plainte poignante intitulée **"L'Abandonnée"**.

Il faut faire enfin leur place à nos premiers politologues: Demesvar Delorme, plaidant pour l'avènement des *"Théoriciens au pouvoir":* Louis-Joseph Janvier, possédé pour sa patrie d'une *"furieuse amour";* et surtout Anténor Firmin, avocat érudit et passionné de *"L'Egalité des races humaines"*.

*

La troisième et dernière période de notre XIXème siècle historique et littéraire, débute en 1888 (avec la chute de Salomon, répétons-le) et s'arrête à 1915, année capitale de notre vie de peuple, puisqu'elle inaugure cette occupation américaine qui s'étendra sur 29 ans.

Durant cet intervalle précédent 1915, la société haïtienne fut secouée jusqu'à ses soubassements par des soulèvements paysans aveugles, comme par des "révolutions" et complots conduits tantôt par des généraux ambitieux, tantôt par de jeunes intellectuels épris d'idéalisme. Ces derniers, hommes de plume aussi, aspiraient à effacer la misère, à renverser le despotisme, à limiter l'appétit des marchands les plus prospères de la classe dominante. La crise sociale se durcit donc et entraîna l'apparition d'une littérature critique de

nos institutions et de nos structures, l'apparition d'une littérature sociale.

Voici le poète Massillon Coicou, célébrant dans une pièce de théâtre le père fondateur implacable, l'empereur Dessalines. Voici Etzer Vilaire, désespéré, qui fait s'entre-tuer sous nos yeux ses *"Dix hommes noirs"*. Tandis que vont à contre-courant, mais toujours s'inspirant du même dégoût de notre société, un Edmond Laforest, un Constantin Mayard, un Seymour Pradel, tous les quatre se réfugiant dans un *"ailleurs"* antique ou exotique, ou dans une froide description d'arbres et d'objets inanimés de chez nous.

Voici nos trois premiers romanciers sociaux; Frédéric Marcelin, Fernand Hibbert, Justin Lhérisson. L'un décrit la cupidité de nos dirigeants politiques, dans sa **"Vengeance de Mama".** L'autre nous peint l'arrogance, l'incapacité, l'imprévoyance de nombre de nos hommes d'affaires, dans **"Les Thazar"**, une famille de la bourgeoisie commerciale allant à la déchéance. Le troisième se gausse des prétentions des classes moyennes frustes et profiteuses, prétentions à se hisser au premier rang, comme cette tribu appelée *"La famille des Pititcaille"*. Et chez les trois, domine un rire amer. Cette littérature sociale montre la soumissions servile de nombre d'entre nous au despotisme et à l'argent, et exprime le refus de ses auteurs (comme de beaucoup d'autres Haïtiens sans doute) de l'accepter.

Là donc, s'enracinent les thèmes de l'indigénisme. Là aussi, on retrouve ses attaches quant à la forme. Souvent dans les dialogues du romancier Lhérisson, à maintes reprises dans les fables et les chansons de Durand et de Sylvain, notre autre langue, plus généralement parlée dans le pays que la première, le créole, se glisse ou se déploie dans des textes entiers.

L'INDIGÉNISME: APPARITION (1924)

C'est après 1915 que l'indigénisme apparaît donc. Ses champions sont des jeunes gens, qui appartiennent à l'oligarchie nationale déclinante. Celle que la *"super-classe"* des négociants blancs a évincée de l'import-export; celle que l'occupant va chasser de la haute administration, et, par un souci insolent de nivellement, reléguera tout en bas avec la *"masse"* déjà asservie.

Cette oligarchie s'enrichissait naguère de l'exportation de deux denrées principales: le café et le

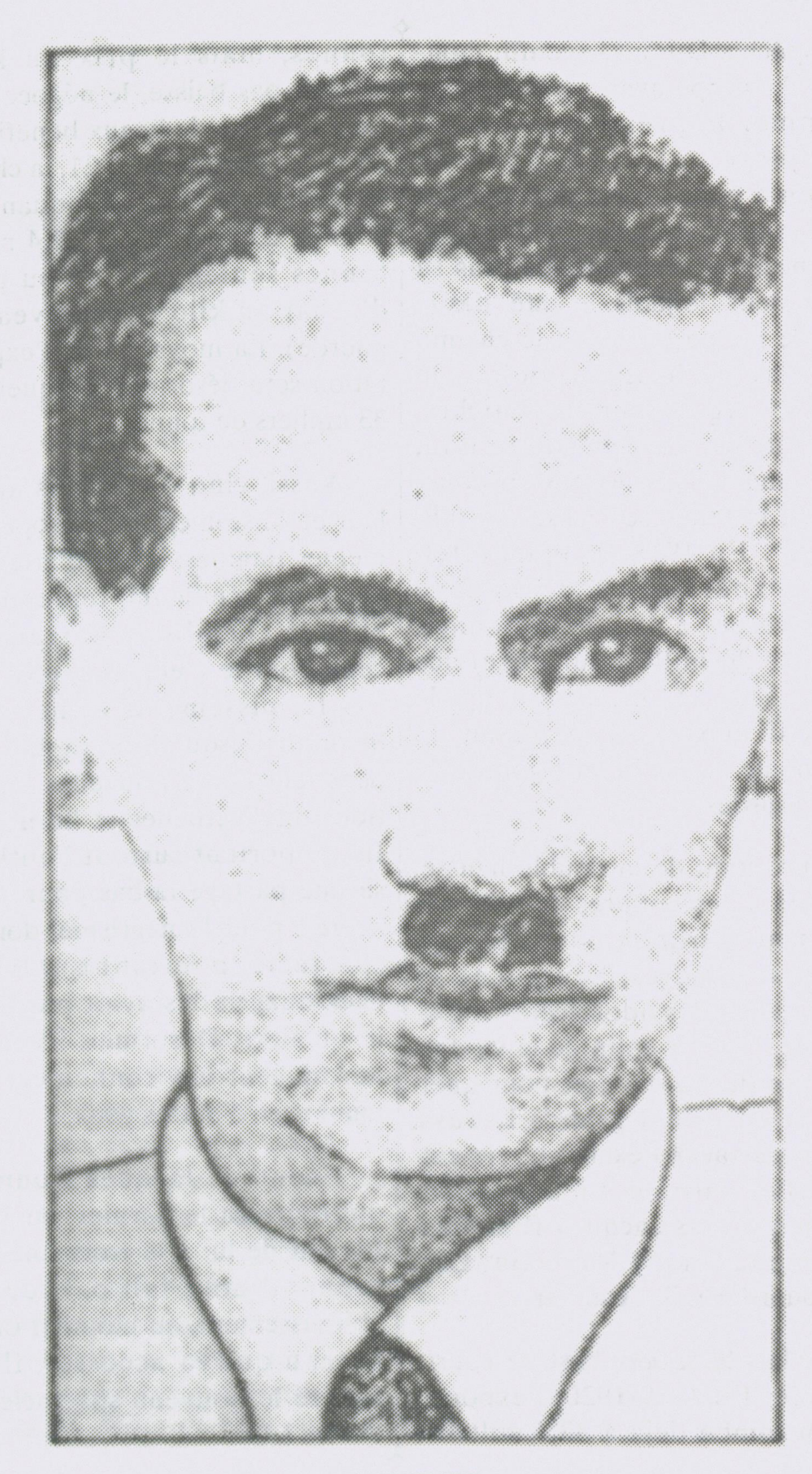
campêche. Durant le conflit mondial, l'Europe avait cessé de consommer la première, et avait remplacé la seconde (bois de teinture pour ses textiles) par des colorants chimiques. Or si le campêche ne connut jamais plus sa splendeur de jadis, le café, dès la fin de la guerre, reprit le chemin du Havre, de Liverpool et de Hambourg, et, sur ces marchés, connut un *"boom"* inattendu, entraînant dans les pays producteurs, la fameuse *"valse des millions"*. En 1918-1919, en effet, nos exportations de la fève s'élevèrent à 48,9 mille tonnes, contre 20 mille pour l'exercice précédent, et en même temps le prix au kilo, en un an, passait, en monnaie haïtienne, d'1 gourde 25 à 2 gourdes.

Profitant de la double hausse, des familles entières de gros négociants partirent pour l'Europe (Paris, Londres, Lausanne), et avec elles des adolescents impatients de jouir enfin de la vie fastueuse de *"là-bas"*, et pour quelques-uns, déjà grands liseurs, d'en partager l'excitante vie culturelle. Parmi ces jeunes privilégiés, citons Jacques Roumain, Philippe Thoby-Marcelin, Carl Brouard, Emile Roumer.

Mais le *"boom"* est de courte durée. En 1919-1920, l'exportation tombe déjà à 33,4 mille de tonnes, mais le prix au kilo n'ayant pas baissé, le négoce entraîna encore de beaux bénéfices. Mais dès l'exercice 20-21, la chute se précipitait, aussi bien quant au volume d'exportation (22,4 mille tonnes seulement) qu'au prix d'achat au kilo (de nouveau 1 gourde). La moyenne de l'exportation sera désormais de quelque 33 milliers de tonnes.

Aussi, cinq ou six ans après leur établissement en Europe, les mêmes familles, lasses d'attendre des jours meilleurs, reprennent-elles le chemin du bercail. Or ceux dont le cœur s'est ouvert à des frémissements esthétiques inconnus jusqu'alors, rapportent dans leur île de nouvelles aspirations intellectuelles et littéraires. Ils rapportent surtout l'enthousiasme partagé là-bas pour *"l'art nègre"*, pour le négrisme, dont le spectacle, pourtant quotidien chez eux, ne les avait pas émus jusqu'alors. Désormais ils regarderont leur environnement humain avec d'autres yeux.

Ecoutons Jacques Roumain qui rentrera le dernier, en 1927. Parlant de lui à la troisième personne, il nous fait part de son éblouissement, au moment où du bateau qui va accoster, il découvre le nouveau spectacle qui s'offre à lui:



Carl BROUARD

"Une joie profonde le possédait. Dans la foule anonyme qui se poussait sur le pont, en se bousculant, visiteurs, portefaix, il se reconnaissait enfin... Maintenant il était parmi ses frères et son peuple, il aurait voulu s'agenouiller et baiser cette terre chère... Ses parents l'accablaient de questions. Il aurait voulu se séparer d'eux, marcher seul, dans une extase solennelle, et étreindre cette marchande de mangues qui passait, portant ses fruits comme une reine sa couronne...; prendre dans ses bras cet enfant déguenillé qui tendait la main à un touriste américain, le presser sur son cœur: *"Frère, petit frère"*.

La beauté est là, sous ses yeux; et aussi, à portée de sa main tendue, les appels à la fraternité humaine.

Ils reviennent donc au pays. Un intellectuel plus âgé de vingt, de trente ans, les a d'ailleurs précédés: Price-Mars. Frappé du désarroi des élites soumis à l'occupation étrangère, il entreprend de réinsuffler à leur conscience une fierté nouvelle, en leur faisant redécouvrir, assumer, célébrer, face au dédain du blanc, nos origines africaines. Carl Brouard dira de lui qu'*"il est le seul écrivain à avoir eu des influences"* sur sa génération.

Les conférences que le jeune maître prononce de 1919 à 1922, et qu'il rassemblera plus tard (en 1928) dans son ouvrage majeur **"Ainsi parla l'Oncle"**, orientent désormais les créateurs vers les thèmes présents déjà dans la culture populaire. Vers les réalités qui les entourent et les ont façonnés. Vers la composante nègre de leur communauté, de leur psychisme, de leur pensée.

C'est dans ce contexte, qu'en juillet 1927 paraît, rédigé et édité par ces jeunes bourgeois et par quelques amis de condition modeste, **"La Revue indigène"**. Le radicalisme littéraire de cette livraison inaugurale provoque raillerie et enthousiasme. Son éditorial, signé de Normil Sylvain, réclame du poète *"l'intensité de la vision"*, une subjectivité plus *"primitive"* que celle de ses devanciers, la détermination de se poser, par rapport à la littérature française, comme des *"étrangers"* et même des *"barbares"*.

La revue aura une durée limitée: six mois et cinq numéros, le dernier comptant pour deux (5 et 6). Mais elle a rassemblé de jeunes talents, a proposé un programme aux jeunes chercheurs, a définitivement lancé quelques-uns dans la voie de l'écriture.

L'INDIGÉNISME: LA FLORAISON (1927-1934)

Dans cette nouvelle publication, Carl Brouard, rentré plus tôt (en 1924?), a déjà lancé ses premiers brûlots, comme ces *"Amours pharmaceutiques"* avec une jeune femme du peuple, qui l'initie aux drogues douces. Elle est sa *"Muse"*, il la nomme *"une courtisane toucouleure"*, et chante *"ses lèvres épaisses / mais fondantes / comme une mangue"*. C'est dans les pages de **la revue**, qu'il se définit avec outrance: *"Nous, / les écorchés de la vie, les poètes, / qui aimons la mélodie sauvage du tam-tam, / l'harmonie rauque des klaxons, / qui écrivons nos vers les plus tendres dans les bouges, / et qui lisons l'Imitation dans les dancings"*. Mieux encore, et toujours dans la **"Revue indigène"**, il donnera libre cours à ses inclinations anarchisantes, dans le poème (formant diptyque avec le précédent), intitulé *"Vous"*, et qui mérite, pour sa violence rare, d'être lu en entier:

"Vous,

les gueux.
les immondes,
les puants,
paysannes qui descendez de nos mornes avec un
gosse dans le ventre,
paysans calleux aux pieds sillonnés de vermines,
putains,
infirmes qui traînez vos puanteurs lourdes de mouches.

Vous

tous de la plèbe,
debout !
pour le grand coup de balai.
Vous êtes le pilier de l'édifice:

ôtez-vous
et tout s'écroule, châteaux de cartes.

Alors, alors,
vous comprendrez que vous êtes
une grande vague
qui s'ignore.
Oh ! vague,
rassemblez-vous,
bouillonnez,
mugissez,
et que sous votre linceul d'écume,
il ne subsiste plus rien,
rien
que du bien propre,
du bien lavé,
du blanchi jusqu'aux os."

Dans ces quelques numéros, on trouvera encore des poèmes de Roumer, de Roumain. Et plus tard, dans leur sillage, paraîtront en librairie des textes similaires. Ainsi, en 1933, les *"Chansons secrètes"* d'un de leurs cadets, Jean-Fernand Brierre (*"Petite noire aux dents blanches / Qui me servit du café noir"*...). Comme cette *"Musique nègre"* (parue plus tôt,

en 1931), d'un aîné cette fois, Léon Laleau lui-même, attentif ouvrier du vers, et de formation toute classique. Voici ce texte souvent cité, et appelé *"Trahison"*:

"Ce cœur obsédant, qui ne correspond
pas avec mon langage et mes costumes,
Et sur lequel mordent, comme un crampon,
Des sentiments d'emprunt et des coutumes
D'Europe, sentez-vous cette souffrance
Et ce désespoir à nul autre égal,
D'apprivoiser, avec des mots de France,
Ce cœur venu du Sénégal".

Dans le genre romanesque, Jacques Roumain, en 1931, fait lire, avec une préface de son maître d'alors Price-Mars, son premier récit paysan, **"La Montagne ensorcelée"**, où malgré des réminiscences de Giono jusque dans le titre (**"Colline"**), régne, par les personnages bien de nos campagnes, par l'ambiance surnaturelle du vaudou, par la francisation de tournures créoles, l'indigénisme de 1927.

Avant Roumain, en 1931, Stephen Alexis (à ne pas confondre avec Jacques Alexis, dont il est le père) avait fait paraître **"Le nègre masqué"**, récit d'un épisode de la lutte nationale contre l'occupation américaine, et où se mêlent une romance entre le héros noir et la fille (blanche) du ministre de France (et donc les préjugés de race), et où est longuement décrite une cérémonie vaudou.

Un dernier mot sur cette floraison de l'indigénisme. Sa présence jusque parmi nos compositeurs de musique. Tel un Ludovic Lamothe, dont on écoute avec émotion encore le morceau pour piano *"Nibo"* (s'inspirant des cadences de la danse nationale, la *"méringue"*)... Tel encore un Werner Jaegerhuber qui composa une prenante *"Messe folklorique"*.

Etonnante floraison de l'école donc ! mais le temps allait disperser ses membres.

INDIGÉNISME, LA DISPERSION (1934-1947)

Le temps, c'est-à-dire des événements politiques et nationaux majeurs.

En 1934 en effet, prend fin avec un an d'avance, l'occupation d'Haïti, prévue, à compter de 1915, pour une durée de vingt ans. L'union des opposants nationalistes s'effondre, les rivalités politiciennes ressuscitent, et la division noirs-mulâtres, entre les

deux branches de l'élite, refait surface. Jacques Roumain qui, au cours d'un voyage aux Etats-Unis en 1932, s'était rapproché de la gauche américaine, et spécialement de son parti communiste, est arrêté à son retour. Rejoignant, le pays et après deux mois de vie active, il fonde en 1934 le premier parti communiste haïtien, et en lance le manifeste.

Sa lecture de nos contradictions sociales dépasse et la coupure culturelle, et la division *"coloriste"*. Elle fait état de l'existence de classes antagonistes, ayant pour fondement des conditions économiques opposées: bourgeois et prolétaires sont les deux pôles de la collectivité, et une moyenne bourgeoisie instable se situe entre les deux. L'indigénisme en tant qu'expression de l'ensemble de la communauté haïtienne, s'efface donc. Certes, Roumain est le seul du groupe à s'en écarter, mais cela suffit à disloquer le cénacle, et à provoquer dans son entourage anonyme une redistribution des adhésions.

Cependant il n'y a pas de rupture, ni personnelle, ni littéraire, entre les combattants d'hier. La plupart évoluent vers un anticolonialisme véhément, développent un contre-racisme parfois abusif, se plaisent à une identification provocatrice avec le peuple haïtien noir, avec les peuples noirs. Nous avons déjà noté cette attitude chez Carl Brouard. Mais Roussan Camille, dans **"Assaut à la nuit"** (1940), franchit le pas, criant sa solidarité avec ses frères d'Afrique, surtout avec ceux qui, ayant laissé leur continent, hantent *"les faubourgs noirs de Londres, /les bordels de Tripoli, / Montmartre, Harlem"*, et dans un fort beau poème portant le nom d'une jeune fille de seize ans, Nedjé, venue du Danakil et rencontrée à Casablanca, il s'indigne de la triple exploitation qu'elle subit, en tant qu'enfant, femme et noire.

De même Jean-Fernand Brierre, dans **"Black soul"** (1947), clame ses sentiments de fraternité envers les hommes noirs rencontrés au cours de ses voyages, hommes dont les *"masques attestaient des douleurs centenaires"*, émouvants représentants d'une *"pauvre et magnifique race héroïque et douloureuse"*.

On voit que le négrisme (gratuite jubilation d'esthète) a été surmonté, et c'est sans doute l'influence toujours amicale de Roumain, constamment reconnu comme guide, qui a permis cette progression.

Mais lui-même, évidemment, va plus loin. Adhérant au marxisme, il s'est tout naturellement

élevé à l'internationalisme. Certes les noirs de tous les lieux sont frères, subissent souvent la même oppression. Pourtant, dans **"Bois-d'ébène",** paru en 1945, il recense ainsi (avec leurs métiers et leurs origines nationales différentes) tous ses nouveaux camarades: "*Mineur des Asturies, / mineur nègre de Johannesburg, / métallo de Krupp, dur paysan de Castille, / garde rouge de la Chine soviétique"*, ou simple *"Indio des Amériques"* ! Sur sa bouche, alors éclate l'expression nouvelle de sa conviction: "*Je ne veux être que de votre race, ouvriers et paysans de tous les pays"*. Ainsi le poète est passé d'un horizon indigène, à l'horizon de tous.

D'ailleurs comment peut-on aimer ceux d'autres régions que les siennes, sans vouer ce même sentiment à ceux de son propre sol? Si un peu d'internationalisme éloigne de la patrie, beaucoup d'internationalisme y ramène. C'est ce large détour accompli, qui, en 1944, conduit Jacques Roumain à la composition de son chef-d'œuvre romanesque **"Gouverneurs de la rosée"**. Titre superbe, rassemblant dans un même hommage tous les agriculteurs du pays natal, qui, à l'aube d'un jour nouveau, prendront possession de leur terre, avec la certitude désormais qu'ils la gouverneront.

Or la même année, le jeune René Dépestre (19 ans) fait paraître le recueil **"Etincelles",** dont le succès est tout de suite hors de l'ordinaire. Trois thèmes, qu'il gardera entrelacés pendant longtemps, s'y font jour; l'amour sensuel et ses vertiges, Haïti et son peuple noir toujours esclave, la révolution socialiste enfin, qui remettra ce monde à l'endroit. (*"Me voici / prolétaire, / Je sens gronder en moi la respiration des foules, / J'ai fondu toutes les races / dans mon cœur ardent"*). L'indigénisme de 1927 est bien mort.

Il s'éteint aussi sous une autre influence. Celle de l'élite à peau sombre (bourgeoisie foncière et classe moyenne des villes), dont les champions d'alors (François Duvalier, Louis Diaquoi, Lorimer Denis) fondent en 1938 le cénacle et la revue **"Les griots",** du nom des gardiens et transmetteurs africains du savoir oral. L'indigénisme, quoique dans sa propre trajectoire, est là aussi dépassé.

Au niveau social d'abord, où le peuple est célébré comme le réservoir et le moteur unique de la civilisation haïtienne. Au niveau religieux ensuite, où l'on proclame la nécessité de *"remettre en honneur l'assotor et l'asson"* (le tambour et les clochettes du culte vaudou). Au point de

vue racial enfin, où il est prôné une connaissance plus profonde des civilisations africaines, pour que nous y mêlions consciemment notre autre héritage, la raison latine. Parler du destin de cette idéologie, qui fut, plus tard, l'un des ferments de la politique de François Duvalier, n'est pas notre propos. Signalons seulement que, pendant longtemps, elle fut le fondement du plus récent avatar de la doctrine *"noiriste"* parmi nous.

Malgré le marxisme de Roumain, qui ne l'a d'ailleurs jamais expressément rejeté, malgré l'africanisme des *"trois D"* (Duvalier, Diaquoi, Denis), qui lui ont reconnu expressément leur dette, l'indigénisme continua donc jusqu'en 1950 à enrichir notre production artistique.

En 1944 en effet, avec la fondation d'un atelier ouvert à des talents populaires jusqu'alors ignorés (et d'ailleurs s'ignorant eux-mêmes), s'ouvrait le *"Centre d'Art"*, berceau de notre peinture naïve. Trois ans plus tard, le chœur de la cathédrale Sainte-Trinité, de rite anglican, donnait à voir sur ses murs des fresques représentant des scènes de l'Evangile. Ces *"murales"*, naïves aussi, n'ont pas cessé d'être admirées.

Evoquons, avec nos pauvres mots, la représentation toute particulière d'une crucifixion, peinte par l'austère et très réfléchi Philomé Obin. On y voit le Christ rendre le dernier soupir. pendant qu'au pied de la croix, par un anachronisme spontané, des paroissiennes haïtiennes d'aujourd'hui, chapelets aux doigts, coiffures de paille sur la tête, encadrent Marthe et Marie. Plus haut, à la gauche de l'arbre, dans le ciel bleu, s'ouvre une énorme prunelle dont le regard fixe le crucifié, — pupille vigilante de Dieu regardant mourir son Fils. Et sa volonté s'est accomplie...

Il n'y a ici ni négrisme, ni folklorisme, ni indigénisme, ni même primitivisme, mais un art, quoique sorti du terroir, achevé et supérieurement conscient.

Mais revenons aux lendemains de 1946, année de l'avènement au pouvoir de Dumarsais Estimé, leader des couches noires de la classe moyenne. Sur l'indigénisme déjà dépassé, des doctrinaires vont tenter une greffe, celle de la négritude, idéologie en vogue depuis la fin de la Deuxième guerre. L'opération, on va le voir, n'aura pas de suite.

GREFFE MANQUÉE DE LA NÉGRITUDE (1947-1971)

La doctrine formulée par Césaire, Senghor et Damas,

ardemment et intelligemment propagée en Haïti par l'un de nos plus hardis polémistes, René Piquion, ne pourra en effet sauver l'indigénisme.

Certes les fondateurs de la *"négritude"* considéreront, quand ils en auront connaissance, le mouvement haïtien (et les conférences de Price-Mars) comme la première expression de leurs idées. Mais si ce mouvement des **Griots** a stimulé avec succès de nombreuses recherches ethnographiques, il n'a point inspiré, comme l'indigénisme, une floraison artistique originale.

Le renforcement du courant littéraire socialiste, chez nos créateurs, y est sans doute pour quelque chose. C'est en 1951 en effet que René Dépestre publie, préfacé par Césaire, le recueil **"Végétations de clarté"**, où, entre autres gloires d'alors, il glorifie Joseph Staline. C'est en 1955, que Gallimard édite le roman **"Compère général Soleil"**, où, Jacques Alexis, dans une langue somptueuse ponctuée de mots et expressions créoles, raconte l'histoire d'un prolétaire de Port-au-Prince devenant militant communiste. Pour la négritude, la concurrence, on le voit, est difficile. Parmi nos auteurs, elle ne percera pas.

Plus gravement peut-être, le poids du régime de Duvalier, se réclamant politiquement, lui aussi, de la *"négritude"*, en desservira l'idéal.

Le sectarisme du chef d'Etat, la violence de ses répressions, son inimitié parfois sanglante (et celle de ses lieutenants) à l'égard de la fraction mulâtre de notre élite, rendront impossible l'identification, chez nous, de la doctrine de Senghor et de Césaire avec une forme quelconque d'humanisme.

Ou bien on fut indifférent à la négritude, nous a dit René Piquion, ou bien on fut contre.

Le choix, à ce moment-là, se fixe sur une littérature de dénonciation du despotisme, littérature fleurissant alors librement à l'extérieur. Sur une littérature célébrant la révolution cubaine, et hardiment, en Haïti même, les leaders héroïques des peuples noirs du Tiers-Monde. Le choix se porte encore sur les accents pathétiques de l'amertume de l'exil... En quoi les valeurs de la négritude pouvaient-elles exorciser les souffrances des innombrables proscrits d'alors?

Aux thèmes de l'amour passion, de la révolution assurée de son triomphe, de la splendeur du pays natal, Dépestre va tout naturellement ajouter maintenant celui, étouffant, de l'exil, thème

dans le développement duquel nul ne le surpassera. Voici un poème écrit à Cuba, et où il décrit l'un de ses réveils douloureux:

"Ce n'est pas encore l'aube dans la maison
La nostalgie est couchée à mes côtés
Elle dort, elle reprend ses forces
Ça fatigue beaucoup la compagnie
D'un nègre rebelle et romantique.
Elle a quinze ans ou mille ans,
Ou elle vient seulement de naître
Et c'est son premier sommeil
Sous le même toit que mon sang
Depuis quinze ans ou depuis trois siècles
Je me lève sans pouvoir parler
La langue de mon peuple
Sans le bonjour de ses dieux païens
Sans le goût de son pain de manioc
Sans l'odeur de son café du petit matin
Je me réveille loin de mes racines
Loin de mon enfance
Loin de ma propre vie
Depuis quinze ans ou depuis que mon sang
Traversa en pleurant la mer
La première vie que je salue à mon réveil
C'est l'inconnue au front très pur
Qui deviendra un jour aveugle
A force d'user ses yeux verts
A compter les trésors qu'on m'a volés."

Encore une fois, plus d'indigénisme donc. Pas de greffe de la négritude... Mais la création littéraire continue son chemin. Des sensibilités nouvelles éclosent. Un chant humaniste jamais entendu jusqu'ici, se lève.

LE NOUVEAU CHANT HUMANISTE (1986 à aujourd'hui)

En 1971, à la mort de son père, le pouvoir échoit à Jean-Claude Duvalier, qui est en même temps intronisé président à vie de la république.

Dans le contexte de tolérance idéologique relative qu'il est forcé alors d'accorder, se produit une résurgence de l'indigénisme et des **griots**, avec le concept, lancé par un de nos plus ardents journalistes, d'*"haïtianité"*.

Le fonds des écoles précédentes est conservé: continuer de construire l'identité haïtienne, d'édifier le *"mens"* haïtien sur ses trois piliers traditionnels: vénération pour le vaudou, sanctification de la peau noire, revalorisation et développement du créole. Très vite ce programme devient polémique, se donnant, dans l'ordre d'importance, trois ennemis culturels: le christianisme des évêques, les valeurs intellectuelles et morales de l'élite mulâtre, la langue française.

C'est sur ce dernier point que la passion indigéniste développera l'argumentation la plus systématique:

— Le français doit être démis de son rôle, non seulement de langue nationale, mais encore de langue officielle; seul le créole jouit du premier statut et devra conquérir le second;

— Le français est l'instrument d'une double oppression, celle d'un impérialisme culturel qui, à d'autres époques, avait fait ses ravages, et celle de la classe dominante locale; inversement le créole est, en soi, langue de l'indépendance et langue de la liberté.

— Il s'ensuit que les locuteurs choisissant en Haïti le français, tournent le dos, de ce fait, et spécialement quand ils sont Haïtiens, à la nation commune, alors que ceux qui partagent avec eux l'instruction classique, mais qui tiennent à être, à rester d'abord Haïtiens, ont déjà aboli (et doivent lutter pour que soit aboli) le français, dans nos relations habituelles, comme dans nos relations savantes, de communication.

Ces attitudes excessives s'expliquent par divers motifs.

— D'abord la place accrue occupée dans les rangs de la moyenne bourgeoisie, par des groupements plébéiens, qu'un enseignement mal dispensé du français a rendu incapable de s'exprimer avec aisance dans cette langue.

— Puis l'ampleur de la communauté haïtienne aux Etats-Unis, où lettrés et illettrés constatent que le seul caractère national qui leur reste dans leur exil, est la langue qu'ils parlent tous, langue qui pourtant, dans leur pays, ne jouissait d'aucun prestige.

— Troisième motif de cet attachement se voulant exclusif au créole: la situation qui lui est faite dans les Antilles françaises, où, il est effectivement *"jugulé"* pour mieux pérenniser la domination coloniale; cette lutte socio-linguistique des Antillais dans leur pays, fut mécaniquement transposée parmi nous, placés que nous sommes pourtant dans le giron économique et culturel d'une autre puissance impérialiste.

— Quatrième raison de ce rejet: les nécessités d'évangélisation du monde rural, entraînant la traduction en créole du Nouveau Testament, sa diffusion massive parmi d'innombrables pasteurs, alphabétisés pour la cause, et ayant pour tâche de répandre, avec urgence, la *"bonne nouvelle"*.

— Cinquième cause enfin d'un usage de plus en plus généralisé du créole, en toute occasion parlé, et s'essayant maintenant à l'écriture: l'explosion du transistor, rendant l'information accessible à tous, rendant plus hardie la défense des droits de l'homme, rendant plus efficace, parallèlement à l'éducation religieuse, la propagande politique contre la dictature.

La bataille pour le rejet du français de notre communauté, fut sans doute, à un moment, inévitable. Pour donner au créole tous ses droits, il fallait aller jusqu'au bout. Jusqu'à priver de parole, dans les assemblées où tous étaient pourtant francophones, ceux qui s'oubliaient à parler *"la langue du blanc"*. Jusqu'à interpeller (le mot n'est pas trop fort) dans les salles de classe des facultés, le professeur, qui même enseignant la littérature française ou la littérature haïtienne de langue française, exposait son cours en français. Le nationalisme culturel, l'indigénisme culturel, devaient nécessairement passer par ces excès.

Ainsi confortés dans leurs programmes, les poètes et romanciers créolisants se sont multipliés, talents et (hélas) médiocrité mêlés. Il faut retenir le nom de l'écrivain Franck Etienne (dont le nom d'auteur s'écrit en un seul mot, Frankétienne), pour ses œuvres dramatiques relevant du théâtre sérieux (et pas seulement comique, comme jusqu'alors), ainsi que pour son copieux roman *"Dézafi"* (terme désignant une foire de combats de coqs).

A côté de ces auteurs s'inspirant de la critique sociale, des poètes au ton intimiste, plus personnels, élégiaques même, sont aujourd'hui applaudis aussi. Voici un poème de Jean-Claude Martineau, rythmé et rimé selon les règles de la prosodie française. Ce texte s'appelle *"Flè dizè"*, soit *"Fleur de dix heures"*.

"C'est le nom, dit le poète (et nous traduisons), que nous avions donné à une fillette, qui chaque matin arrivait en classe en retard. C'est quand sonnait la récréation

de 10 heures, qu'on la voyait venir. Nous l'appelions Fleur dix-heures, et ce nom lui allait bien, car si je vous dis combien elle était belle, vous croiriez que je joue avec les mots pour m'amuser. Malgré cela [continue-t-il], elle était pleine de réserve. Quand une médisance sur elle lui parvenait, cela suffisait pour qu'elle se replie sur elle-même, comme ces feuilles de la plante appelée *"honte"*, qui se referment quand, en passant, un enfant les touche. Maître Guillaume ne la punissait jamais, de ce qu'elle n'arrivait jamais à l'heure. D'ailleurs tout cela aurait été inutile. Ce serait, après s'être lavé les mains, les essuyer par terre. Elle habitait jusque sur le morne appelé Bionac, un endroit perdu où ne poussait que le bois dur de gaïac. Aussi les autres enfants étaient encore en plein sommeil, quand elle était déjà en route vers l'école. C'est pour cela qu'à la fin des cours, c'est en courant qu'elle se mettait en marche. Or malgré tout, quand elle arrivait à la maison, il faisait noir, les chouettes maléfiques volaient au dehors, les poules étaient sur leurs perchoirs."

Me permettrez vous de vous lire cette très simple élégie, dans la langue originale?

Flè dizè

Sé non nou té bay yon tifi,
Ki té anréta chak matin.
Sé lè récréasyon sonnin
A dizè, pou ou ouè-l ap vini.

Nou té rélé-li Flè Dizè,
E non-sa-a té biyin alé avè-l
Paské si m-di-nou jan li té bèl,
Na konprann sé gam m'apé fé.

Malgré sa, li té tou dousman.
Yon moun palé-l mal, sa té kont,
— Tankou yon fèy ront,
Yon timoun té souké en pasan.

Mèt Giyòm pa té janm pini-l
Deske l'paka rivé alè.
Dayè tou sa ta initil,
Sé ta lavé min, siyé a-tè.

Li tè rété jouk mòn Bionak,
Yon koté k'té rélé "Lan gayak".
Lòt ti-moun poko fin' dòmi,
Li déja sou rout ap vini.

Sé pou sa, lè lékòl lagé.
Sé an kouran li dérapé.
Malgré sa, lè li rivé, fè noi,
Frizé déyò, poul monté boi.

NOUVEAU RETOUR PROVISOIRE À L'ÉQUILIBRE

Nous conclurons en disant qu'il semble qu'un équilibre prend place aujourd'hui dans l'ensemble de la culture haïtienne.

Tout d'abord, une cohabitation, à droits égaux, s'établit

entre les deux langues (parlées et écrites) du pays: les écrivains et poètes s'expriment indiiférement, c'est-à-dire selon l'humeur, en français ou en créole. **La revue officielle** de l'Institut Français d'Haïti vient d'ailleurs de faire paraître deux livraisons où des textes créoles voisinent avec leur traduction française.

Notons aussi que là comme ailleurs, on découvre, sans tomber dans les jeux de l'art pour l'art, le retour à l'écriture pour elle-même, même si l'on risque l'hermétisme. Lyonel Trouillot et Georges Castera retrouvent ici leur aîné René Bélance, qui n'avait jamais suivi les routes de l'engagement. Mentionnons encore, dans la même veine, un Raymond Chassagne, ou un Anthony Phelps, qui vient de livrer au public un enregistrement sur cassette de son long poème **"Orchidée nègre"**, où l'indigénisme, si l'on veut, est seulement dans le titre, tout le reste exprimant intensément un déchirement intérieur.

Or voilà qu'à son tour la poésie militante de gauche, héritière et dépassement de l'indigénisme, s'efface. Après avoir renoncé à la négritude, à la poésie désormais factice de l'exil (puisque les portes du pays se sont pratiquement rouvertes à tous), Dépestre (aujourd'hui en poésie la référence majeure) vient de se séparer de la révolution cubaine, et même de LA révolution.

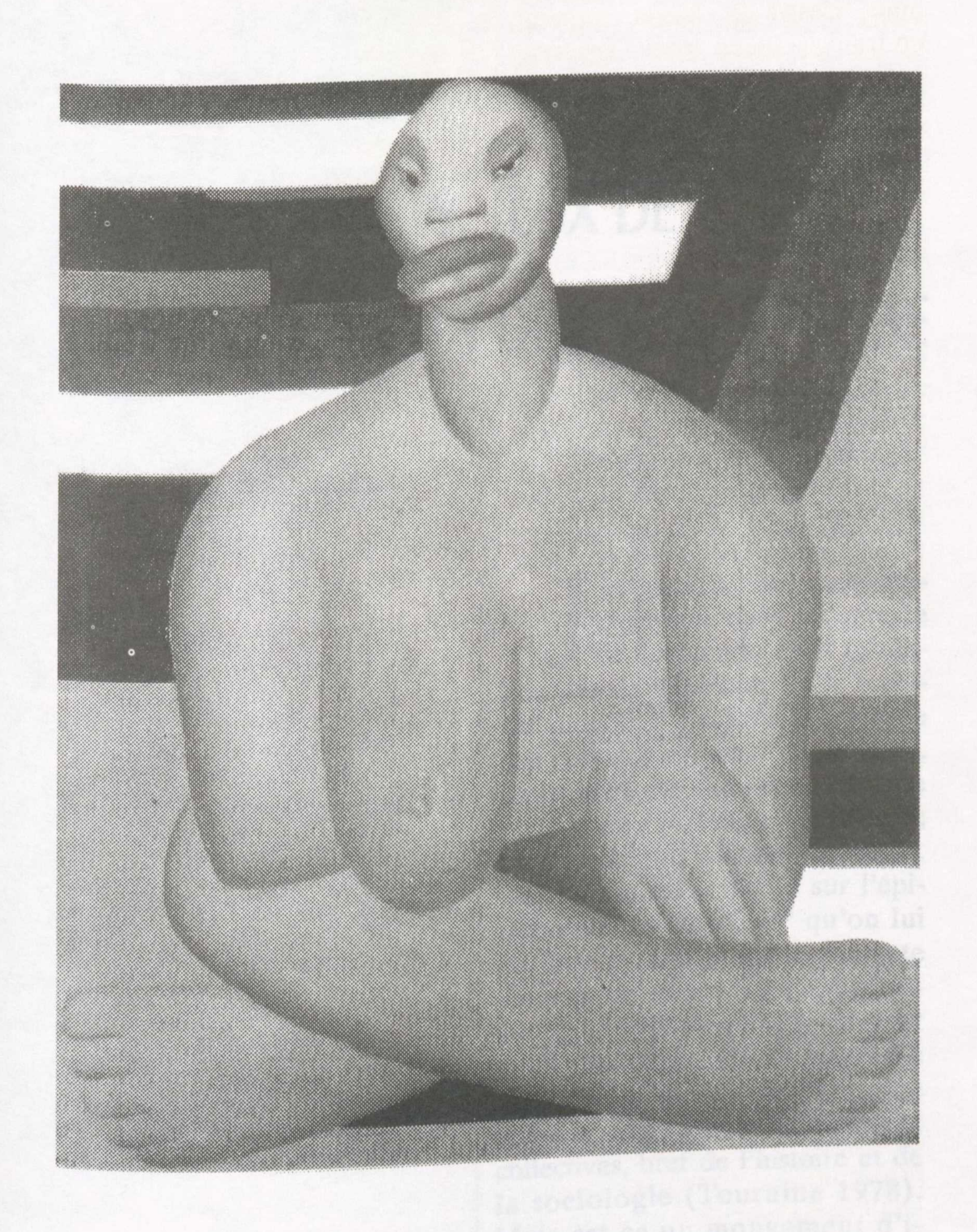
De nouvelles écoles picturales et poétiques ont aussi tenté leur chance, ces dernières années. Ici le spiralisme avec Frankétienne et ses amis Jean-Claude Fignolé et René Philoctète.

Tandis qu'à côté, des peintres (Séjourné, Simil, Legagneur, Castera), sous l'appellation, mal choisie à mon sens, d'Ecole de la Beauté, se vouent à la belle représentation, à la représentation embellie encore s'il le faut, de modèles par eux-mêmes déjà beaux. C'est comme si (et la réussite est indéniable) le beau naturel redevenait le fondement du beau artistique...

Le militantisme national et révolutionnaire dépassé, où va notre production esthétique, dans son expression et son inspiration? Sans doute vers un nouvel humanisme, aux objectifs encore vagues, mais qu'annoncent Dépestre encore, se consacrant désormais, dit-il, *"à la bonne et fraîche illumination d'autrui"*, et Phelps, murmurant: "*Ma maison est une main ouverte à tous les hommes*".

L'émotion, dans la littérature et la peinture haïtiennes, ne semble donc pas sur le point de se tarir.

Port-au-Prince, ce 22 avril 1993,



4-15 — **«A Negra»** 1923. Œuvre du peintre brésilien
TARSILA DO AMARAL, *fondateur du modernisme dans son pays.*